Des usages du constructivisme

Use of the Constructivism

Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7107>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7107

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 161-168

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter, « Des usages du constructivisme », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 01 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7107> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7107>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

BÉATRICE FLEURY-VILATTE

Groupe de recherche en information, communication, propagandes
Université Nancy 2
Beatrice.Fleury-Vilatte@univ-nancy2.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médias
Université de Metz
walter@sha.univ-metz.fr

DES USAGES DU CONSTRUCTIVISME

Résumé. — Trois chercheurs discutent l'article, publié dans *Questions de communication* (3, 2003), que Gilles Gauthier a consacré au constructivisme ; il y contestait l'évidence qui semble entourer aujourd'hui l'usage de cette notion dans les sciences humaines et sociales. Réfutant certaines de ces critiques, Roger Bautier, Denis Benoit et Roselyne Koren puisent leur argumentation aux sources de l'histoire des idées et de celle des forces sociales. Ainsi réintroduisent-ils de la scientificité à l'égard d'une notion devenue un mot-valise. Pour ce faire, ils évitent deux écueils qui auraient été l'adoption d'un « tout constructivisme » ou le rejet complet de ce dernier. À la lecture de leurs contributions, le constructivisme apparaît comme un passage obligé de la pensée contemporaine, à condition de résister à la tentation d'en banaliser les apports.

Mots clés. — Constructivisme, réalisme, idéalisme, sciences cognitives, médias, journalistes, sciences humaines et sociales, sciences du langage, forces sociales.

À propos des débats sur la construction sociale, le philosophe Ian Hacking (1999 : 47) estime qu'il est indispensable de clarifier à « quoi » celle-ci s'applique : « Les malentendus abondent parce que les gens ont différents "quoi" en tête. Et pourtant, c'est précisément l'interaction entre ces différents "quoi" qui rend le sujet intéressant ». Clarifions... Dans « Critique du constructivisme en communication », Gilles Gauthier (2003 : 185-198) contestait la « fonction dogmatique » qu'exerce aujourd'hui cette approche dans les sciences de l'information et de la communication et, plus largement, dans les sciences humaines et sociales¹. Affirmant que « la construction en communication est une affaire entendue » (*ibid.* : 186), le chercheur mettait en lumière l'imprécision de la posture constructiviste en distinguant ce qui, en elle, relève de l'évidence, et la position philosophique à laquelle elle renvoie. Centrée sur le journalisme, ce qui correspond à une application « locale » selon Ian Hacking, la démonstration qui s'ensuivait aboutissait au constat que le constructivisme « prend davantage les traits d'une idéologie que d'une position véritablement philosophique et, qu'en cela, il obscurcit une compréhension correcte de la construction en communication » (*ibid.*).

Ce sont ces postulats et cette démonstration que Denis Benoit, Roselyne Koren et Roger Bautier discutent dans ces premiers « Échanges » consacrés aux usages du constructivisme (Bernard Delforce, Isabelle Gavillet et Nicolas Pélissier prendront le relais dans la prochaine livraison de la revue). À l'instar de Gilles Gauthier, ils reconnaissent la portée dogmatique de ce courant et sa difficile validation théorique, en même temps que son imprécision référentielle. En revanche, ils nuancent les propositions du chercheur selon un ancrage que chacun particularise : l'évolution des formes et enjeux du journalisme pour Roger Bautier, les recherches menées dans le champ des sciences de l'information et de la communication pour Denis Benoit, les réflexions engagées dans les sciences du langage pour Roselyne Koren. En résulte l'impossibilité de penser le constructivisme sans préciser les données contextuelles qui le caractérisent – qu'elles soient liées à l'histoire des forces sociales ou à celles des théories –, sans repérer les interactions

¹ G. Gauthier fonde son analyse du constructivisme sur des références aux travaux, dont certains sont des critiques, de P. Berger et T. Luckmann, Y. Chevalier, B. Delforce, G. Derville, J.-L. Le Moigne, J. Piaget, J. Searle, P. Watzlavick. Cette énumération – il serait facile de l'allonger en examinant d'autres contributions – suffit à montrer qu'il s'agit d'un courant regroupant des options très diversifiées. Dans sa découpante réflexion visant à élucider ce que recouvre cette appellation qui fonctionne parfois comme « un effet d'annonce sur notre appartenance à un camp », I. Hacking (1999 : 58) propose « des noms différents pour différents construct-ismes » (*ibid.* : 72-73) : constructionnisme, c'est-à-dire que « les constructionnistes sociaux nous enseignent que des éléments dont nous pensions qu'ils étaient inévitables ne sont que des produits sociaux » ; constructionnalisme : en ce cas, « les constructionnalistes peuvent défendre l'idée que les constructions sont réalisées par des gens, ensemble, sans étudier les événements et les processus historiques ou sociaux » ; constructivisme : pour éviter les confusions, il juge « commode de laisser l'étiquette constructivisme aux mathématiques. C'est dans ce domaine que le terme a été utilisé en premier, tout au moins à l'époque moderne, et il renvoie à une activité de recherche florissante même si elle est minoritaire ». Dans le cadre de cet article, nous avons respecté le choix du vocabulaire employé par les auteurs. Il n'en demeure pas moins que le recours à ces distinctions aiderait à mieux cerner les enjeux des positions adoptées par les auteurs.

à l'œuvre sur les scènes d'énonciation et dans les relations associant, pour le monde de l'information, ce qui relève du donné et ce qui relève du construit. De fait, avec l'étude de constructions, nous sommes bien dans le cas de « la plupart des mots en "tion" [qui] recèlent une ambiguïté entre le processus et le produit, entre la manière dont on atteint le but et le résultat » (Hacking, 1999 : 47), d'où une argumentation qui peut porter sur les processus ou le produit.

Dans ces conditions, contrairement à ce qu'avancait Gilles Gauthier, le constructivisme est présenté non plus comme une évidence ou une « idée élémentaire », mais comme un cadre de pensée incontournable, utile dans les investigations sur les mécanismes de connaissance et permettant de poser des questions importantes sur l'objectivité, la véridicité et, *in fine*, la responsabilité et l'éthique. Faisant une fois de plus un détour par le travail d'Ian Hacking (1999 : 39) se situant, en l'occurrence, dans le prolongement des remarques de Willard Quine sur « l'élévation sémantique », nous voyons que ce sont là – à côté des « objets » et des « idées » – ce qu'il nomme des « mots-ascenseurs » qui « dans les discussions philosophiques [...] élèvent le niveau du discours ». En replaçant ce courant dans la tradition qui lui a donné corps, les auteurs de ces « Échanges » légitiment le recours au constructivisme, tout en appelant à la vigilance par rapport à son usage scientifique. En cela, ils réfutent, pour partie, la démonstration de Gilles Gauthier dont le texte a le mérite d'avoir posé les jalons d'un débat fécond, parce que producteur d'un méta-discours sur une idée dont la fortune a pu faire oublier la complexité, ce qui mène à s'interroger sur la construction du constructivisme.

Réhabiliter la dimension historique

Gilles Gauthier suggérerait que l'usage du constructivisme est devenu une évidence. Il était ce constat par des repères théoriques que les contributeurs s'emploient à préciser. Parmi eux, seul Denis Benoit revendique explicitement la posture constructiviste. On ne peut donc lire leurs critiques à l'aune d'une défense de cette dernière. En revanche, chacun tente de comprendre pourquoi de nombreux chercheurs en sciences humaines et sociales invoquent les thèses constructivistes. À cette fin, Roger Bautier situe dans les années 70 et 80 l'arrivée de nombreux travaux consacrés aux médias qui ont pris des distances avec la doctrine libérale de l'information, en mettant l'accent sur la « production de sens », l'« élaboration du réel » ou la « construction de l'actualité ». Du reste, un tel mouvement correspond à deux des six degrés de « l'engagement constructionniste » distingués par Ian Hacking (1999 : 37) et qui sont utiles pour mesurer la portée polémique et l'inscription sociale du geste du chercheur : l'historique et le dévoilement². Pour

² I. Hacking nomme ainsi les six degrés : historique, ironique, réformisme, dévoilement, rebelle, révolutionnaire. Précisons que, pour l'auteur (1999 : 83), « la métaphore de la construction est sévèrement affaiblie quand on ne fait pas la distinction entre les cas purs de dévoilement et les cas mixtes où le dévoilement se combine à la réfutation ».

sa part, Roselyne Koren s'interroge sur les conditions qui font du constructivisme une évidence et elle explique le relatif consensus qui l'entoure par une convergence d'études et de questionnements. À leur sujet, elle parle de recherches « au-dessus de tout soupçon » et d'un « savoir acquis conformément aux règles du jeu scientifique ». Quant à Denis Benoit, il reprend les termes du débat – « quasi traditionnel » – qui oppose le matérialisme au spiritualisme et le réalisme à l'idéalisme en philosophie, puis dans les sciences cognitives. Par l'antériorité, il fonde la légitimité de la réflexion contemporaine.

Ce passage par l'histoire de la pensée laisse entrevoir que le rapport au constructivisme n'est ni le fruit du hasard, ni celui d'un enchaînement inéluctable. Il permet aussi de situer les travaux actuels sur la question en montrant que l'adoption de ce courant de pensée n'est pas aussi lisse que Gilles Gauthier semblait le dire. En effet, des chercheurs se reconnaissant dans ce courant admettent les écueils auxquels celui-ci peut aboutir. Roger Bautier cite certains d'entre eux qui, tout en admettant l'intérêt de l'approche constructiviste, en ont montré la complexité (e.g. Neveu, Quéré, 1976). Il en signale d'autres qui suggèrent qu'attester de la construction de l'information peut conduire à critiquer la non-objectivité du travail journalistique ou son non-respect de la réalité (e.g. Delforce, Noyer, 1999), un point de vue contradictoire au regard du postulat initial et qui peut être éclairé à la lumière des degrés d'engagement proposés par Ian Hacking. Pour sa part, Roselyne Koren évoque le cas d'Oswald Ducrot qui, même s'il est un fervent défenseur du constructivisme, ne nie aucunement que « le langage renvoie au réel extra-linguistique ».

Malgré ces précautions d'ordre théorique, les auteurs constatent une banalisation des thèses constructivistes qui, à suivre Roger Bautier, « a peut-être diminué la vigilance intellectuelle et politique habituellement à l'œuvre dans ce type d'étude ». Sur la base de ce constat, ce même chercheur rejoint Gilles Gauthier dans sa critique d'une radicalisation de l'approche. En revanche, il s'en éloigne lorsqu'il doute qu'il soit possible d'apporter une réponse à cette critique en montrant que l'on peut informer en restant neutre, ou en ne conférant pas un « sens » à l'information transmise. D'ailleurs, selon lui, ces remarques sur la neutralité renvoient à des questions d'ordre politique, trop souvent négligées, qui – elles aussi – s'inscrivent dans une histoire des forces sociales. Pour en décrire les étapes, Roger Bautier retrace l'histoire du journalisme en France au XIX^e siècle ; il montre les implications de certains aspects des débats de cette période sur l'analyse des informations télévisées en Grande-Bretagne, dans la seconde moitié du XX^e siècle. On y voit que les points de vue nationaux et les regards sur les expériences étrangères ont souvent nourri les jugements portés sur la liberté de la presse et les choix opérés en matière d'informations (genres de discours, types d'informations délivrées, rapports aux faits...). Comme l'ont démontré les travaux du Glasgow University Media Group, des considérations politiques infléchissent la définition de l'objectivité. Selon l'appartenance, le travail des journalistes ou le regard porté sur l'information par des commentateurs peuvent différer. Dans cet exemple, la dimension politique revêt plusieurs sens. Elle n'est pas seulement dépendante de l'opinion : elle est

relative à des facteurs culturels en même temps qu'à des pratiques professionnelles qui engagent des valeurs en relation avec le travail journalistique et le support d'information. En rappelant que le rapport aux faits s'inscrit nécessairement dans une histoire du journalisme et des liens de celui-ci avec la politique, Roger Bautier identifie certaines des interactions que l'on retrouve dans une approche constructiviste. À ce titre, comme le font les autres contributeurs, il réfute l'argumentation de Gilles Gauthier qui, pour contester cette approche, ne prendrait pas suffisamment en compte la contextualisation des énoncés d'information et les jeux d'interactions dans lesquels ces derniers s'insèrent.

Préciser les jeux d'interactions relatifs à l'information

Discutant les positions de Bernard Delforce (1996) et de Grégory Derville (1999), Gilles Gauthier en déduisait que, pour ces deux auteurs, l'information paraît intégralement construite et que, par conséquent, il y aurait une incompatibilité entre construit et donné. En recourant ensuite à des exemples d'énoncés, il démontrait que l'affirmation de cette incompatibilité est abusive, parce que « au moins une partie de la construction constitutive de l'information est effectuée à partir d'un donné tout à fait naturel » (Gauthier, 2003 : 190). Roselyne Koren et Denis Benoit reprennent ces exemples et convoquent d'autres auteurs pour contester la démonstration et les conclusions du chercheur. Pour Roselyne Koren, des chercheurs comme Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980), Catherine Fuchs et Bernard Victorri (1996) ou Patrick Charaudeau (1997) ont pertinemment montré que « le langage est une forme médiatrice subjective qui construit et oriente les descriptions dont il est la condition de possibilité, le cadre et la matière ». Dans ces recherches, la scène d'énonciation est un lieu de rencontre et de co-construction entre un énonciateur et un énonciataire où, notamment, les règles du récit et le contexte d'énonciation occupent une place significative. À ce sujet, Denis Benoit en appelle à certains de ceux qui étudient la scénarisation pour avancer que « l'information ne cherche pas [...] un savoir ni même un voir, mais un faire-voir susceptible de produire directement un croire » (Tétu, 2002 : 34-37).

Le rapport entre donné et construit déborde donc largement l'usage du vocabulaire ou du type d'événement auxquels l'information fait référence : il est aussi tributaire du moment au cours duquel l'information est délivrée, du ton sur lequel celle-ci est dite et de la situation médiatique dans laquelle elle prend place. Autant d'éléments confortant l'idée selon laquelle l'information est un acte socialisé. Il apparaît qu'en isolant les exemples de données contextuelles, Gilles Gauthier ne pouvait rendre compte de l'ensemble des interactions qui influent sur le processus d'information. Et Roselyne Koren de se demander si les prises de position théoriques de Gilles Gauthier ne pourraient pas être qualifiées d'objectivistes plutôt que de réalistes comme ce dernier s'employait à les qualifier.

C'est aussi la question du rapport aux faits qui est abordée, mais en partant du sens négatif que Gilles Gauthier confère à l'idéologie. Denis Benoit admet que le constructivisme puisse être une idéologie, comme le serait d'ailleurs le réalisme. Mais, selon lui et à l'instar de François Châtelet (1981), l'idéologie est une « vision du monde ». Il s'agit d'un sens qui, attribué au constructivisme – même si l'auteur reconnaît que ce courant doit être rigoureusement précisé et structuré –, offre un cadre pertinent d'investigation « pour des chercheurs en sciences humaines sans cesse confrontés à l'hyper-complexité de niveaux d'organisations enchevêtrés ». De la sorte, le constructivisme représente un « utile garde-fou aux idéologies totalitaires ». En outre, ce courant ne nie aucunement l'existence d'un réel hors du sujet, mais l'intègre au cœur d'une étroite relation où donné et construit s'engendrent mutuellement. Pour Denis Benoit, constater que, dans l'acte d'observation, le sujet fait émerger le réel ouvre une voie prometteuse qui serait celle de l'« anthropologie de la communication » (Winkin, 1996 : *passim*³). Cette dernière approche pourrait intervenir à deux niveaux : la mise en évidence des cadres de perception et d'organisation de phénomènes tenus, à l'intérieur d'un groupe, pour des événements ; la description des catégories par lesquelles un monde est construit par les membres qui y vivent. Décrivant huit communiqués transmis par EDF lors d'un « incident » survenu en 2000, Denis Benoit montre que, sous une apparence factuelle, ceux-ci sont pour le moins « équivoques » ou « ambigus ». Les attributions d'un caractère objectif ou réaliste se révèlent donc relatives, ce qu'une analyse de la situation – en termes de co-construction – qui tiendrait compte des phénomènes de temporalité et des relations entre énonciateurs, énonciataires et intentions, permet de démontrer.

Pour Roselyne Koren et Denis Benoit, la quête d'objectivité est un leurre, de même que l'opposition entre donné et construit. En invoquant des cas dans lesquels il visait le factuel, Gilles Gauthier laissait entendre que, pour certains types d'énoncés, l'objectivité est possible. Sans nécessairement défendre les thèses constructivistes, ses deux contradicteurs invalident la démarche. Sous une forme différente, on retrouve ici un débat en cours dans le monde des médias évoqué par Roger Bautier quand il met en relation les approches divergentes des chercheurs et des professionnels sur la question de l'objectivité. Dans les années 70 et 80, alors que l'examen des discours verbaux et non verbaux par des chercheurs attentifs à la production de sens amène à l'idée d'une construction du discours journalistique en général, les professionnels prônent que celui-ci doit avant tout être un discours de « faits ». Ainsi les éditoriaux sont-ils distingués des enquêtes ou des reportages qui, seuls, sont considérés comme plus proches de la réalité, parce qu'ils seraient exempts de l'expression d'une opinion. L'information est opposée au commentaire parce qu'elle est à même de laisser le lecteur se forger ses propres idées. Dès lors, on peut suggérer l'existence d'un autre type d'interactions – auquel nous faisons référence *supra* – et qui a pu influencer sur la production scientifique. Les chercheurs en sciences sociales se seraient probablement engagés dans les thèses du

³ Pour une discussion critique de certaines positions d'Y. Winkin (2003), voir dans la présente livraison les notes de lecture de Th. Heller et B. Miège.

constructivisme pour contredire – entre autres objectifs – le discours des professionnels qui visaient un idéal d'objectivité en pratiquant une « rigueur verbale absolue » et une nette séparation entre le fait et son commentaire. La recherche n'est donc pas à l'abri d'influences émanant des options et caractères du champ d'analyse. Cette interrelation a pu engendrer l'un des excès dénoncés par Gilles Gauthier, mais aussi par les contributeurs de ces « Échanges », soit la suppression de la distinction entre la fiction et le réel. En comprendre l'origine permet de mieux saisir des enjeux théoriques et contextuels du débat.

Conclusion

Si les auteurs qui s'expriment dans cette livraison partagent avec Gilles Gauthier le regret d'assister à la banalisation des thèses constructivistes, ils n'adoptent pas, comme le faisait ce dernier, une démarche visant la réfutation de celles-ci. Ils admettent que ce courant de pensée pose de vraies questions auxquelles il apporte aussi des réponses opératoires qu'il faut, selon Roger Bautier, considérer et utiliser avec prudence. Légitime par l'histoire qui le fonde, le constructivisme l'est également par la démarche critique qui le caractérise car, pour ce même auteur, le développement « d'une conception de la communication intéressée médiocrement par le "réel" [...] constituerait un désastre intellectuel et politique ». En définitive, ce n'est pas le constructivisme qui pose problème, mais la déformation dont il a pu faire l'objet et qui le transforme parfois en une vulgate manquant d'assises rigoureuses. De surcroît, il est une posture philosophique à même de rendre compte d'une réalité aux multiples composantes en interrelation, et à même – si l'on suit Denis Benoit – d'ouvrir les sciences de l'information et de la communication à des préoccupations éthiques en s'intéressant aux finalités et valeurs des diverses élaborations sur lesquelles le chercheur travaille ou auxquelles il collabore.

Références

- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- Châtelet Fr., Mairet G., dirs, 1981, *Les idéologies. De Rousseau à Mao*, tome 3, Verviers, Éd. Marabout Université.
- Delforce B., 1996, « La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 16-32.
- Delforce B., Noyer J., 1999, « Pour une approche interdisciplinaire des phénomènes de médiatisation : constructivisme et discursivité sociale », *Études de communication*, 22, pp. 13-39.

- Derville G., 1999, « Le journalisme et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 152-177.
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- Hacking I., 1999, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, trad. de l'anglais par B. Jurdant, Paris, Éd. La Découverte, 2001.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- Neveu É., Quéré L., 1996, « Le temps de l'événement I. Présentation », *Réseaux*, 75, pp. 7-21.
- Tétu J.-F., « Information : la loi du récit. Entretien avec Jean-François Tétu », *Sciences humaines*, 129, pp. 34-37.
- Victorri B., Fuchs C., dirs, 1996, *La polysémie : construction dynamique du sens*, Paris, Éd. Hermès.
- Winkin Y., 1996, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris/Bruxelles, De Boeck/Larcier.
- 2003, *La communication n'est pas une marchandise. Résister à l'agenda de Bologne*, Bruxelles, Éd. Labor/Éd. Espace de libertés.